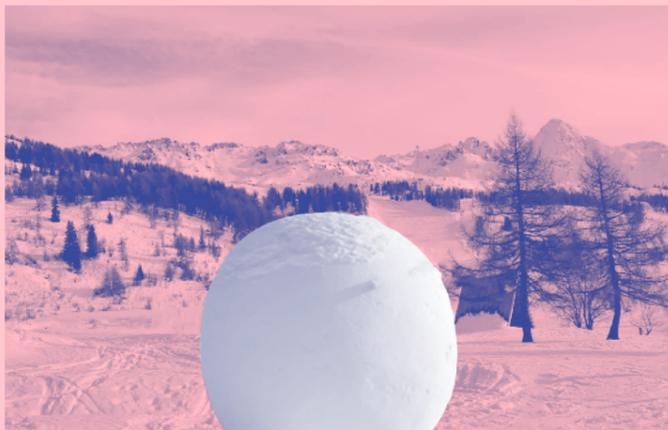


UN THÉÂTRE DANS
LA VILLE BIEN VIVANT
ET OUVERT
PROCHAINEMENT.
EN ATTENDANT...
LES HABITANTS NOUS
PARLENT DE LEUR
VOLCAN.
CES PETITES HISTOIRES
QUI DONNENT CORPS
À L'UTOPIE LANCÉE
AU HAVRE EN 1961.
LES ARTISTES EUX,
ILS POUSSENT LES
MURS, ILS INTERROGENT
LA NATURE, ILS
CRIENT DANS LA
MONTAGNE, RESTENT
EN EMBUSCADE.



MARQUE DE FABRIQUE *

N°3



MAI
JUIN
2021

* Signe caractéristique qui permet de distinguer la manière de faire

L'ESPACE DE
L'IMAGINATION EST
ILLIMITÉ POUR TOUS.
PROFITONS-EN !
T'AS VU ? J'AI VU !
C'EST REPARTI !



LE VOLCAN

SCÈNE
NATIONALE
DU HAVRE



IL Y AVAIT UN VRAI BESOIN DE MENER CE PROJET: IL FALLAIT QUE ÇA SE FASSE, COMME QUAND ON A BESOIN DE CRIER DANS LA MONTAGNE

Room, votre nouvelle création, devait être programmée au Volcan du 19 au 21 mai 2021. En raison du contexte sanitaire, vous avez fait le choix de suspendre les répétitions et de reporter les représentations à la saison 21/22. Une décision difficile pour la compagnie. Comment traversez-vous cette période inédite ?

James Thierrée : — Même aveugle, on est obligé d'agir dans le vide. Je sur-prépare à tout-va. Ce moteur qui tourne à plein régime, c'est surréaliste, vu le contexte. On se croirait dans un roman de science-fiction. Avec *Room*, nous étions en pleine répétition jusqu'à la fin octobre car le spectacle devait être présenté à Genève en décembre. Puis, les théâtres ont fermé et les nouvelles assez mauvaises ont conduit à reporter d'un an ce spectacle ambitieux.

Le monde entier s'est retrouvé confiné, confronté à un isolement forcé entre nos murs. En 2020, la pandémie éclate. Or, votre création *Room*, sur laquelle vous aviez commencé à travailler à l'automne 2019, réfléchit sur l'enfermement. Une intuition ?

— Il n'y a pas de caractère prophétique dans cette création, mais, au moment de penser ce nouveau spectacle, une sorte d'antenne a dû vibrer. Quelque chose était dans l'air et aussi dans l'ère du temps, conduisant à la nécessité d'agir, de s'élaner. Il y avait un véritable besoin à mener ce projet : il fallait que ça se fasse, comme quand on a besoin de crier dans la montagne.

Dans *Room*, vous conviez musiciens, acrobates et danseurs sur le plateau transformé en chambre. Une volonté de contenir les corps, les actions pour mieux les libérer ?

— Les premières réunions de scénographie à l'automne 2019 tournaient effectivement autour des notions de confinement, d'enfermement, s'articulant autour d'images de murs qui respirent et bougent. Le spectacle primaire portait sur des artistes évoluant dans un seul espace, leur chambre. *Room*, c'est un acte de création sur la création elle-même, mais aussi l'envie de partager ce processus avec le public.

Cette nouvelle création met en scène treize artistes, bel hommage au spectacle vivant et à la force du collectif.

— Moi, je viens du cirque, et pour cette création, je voulais passer par l'axe de la musique. *Room*, c'est une déclaration d'amour à la musique. J'ai privilégié une approche corporelle de la musique, tant cette pratique est physique, entre le corps qui attrape les instruments et les vibrations qui le traversent.

L'interruption des répétitions, le report des dates, les fermetures de théâtres et l'absence de retrouvailles avec le public... Ces épreuves vous conduiront-elles à repenser *Room*, vous nourrissant de la crise actuelle ?

— Cet arrêt est douloureux à vivre. Tout est repoussé, reporté. C'est un chaos pas possible. Mais de ces difficultés, se dégage une volonté collective de trouver des solutions ensemble, de réfléchir à de nouvelles formes pour revenir vers le public. On reste en embuscade, prêt à partager notre travail avec le public, qui a bien besoin d'élan, de souffle, de fête. Les répétitions reprendront différemment. Le spectacle va évoluer. On ne peut pas faire abstraction de cette césure, de cet assèchement que nous connaissons. Il est important de réagir d'une manière ou d'une autre, de mobiliser notre énergie pour dire au public : « On est là, vous êtes là. Allons-y et partageons nos regards et nos expériences. » Nous sommes tellement impatients de retrouver la scène.

En attendant de pouvoir présenter *Room*, travaillez-vous sur de nouvelles formes ? De nouveaux projets ont-ils émergé au cours de ces longs mois marqués par l'instabilité et l'incertitude ?

— En attendant la reprise des répétitions de la création, on a proposé aux musiciens de faire une sorte de concert expérimental de performance, en nous appuyant sur des musiques composées pour *Room*. Nous sommes mobilisés et en éveil. C'est important pour ne pas sombrer. Je travaille donc sur cette nouvelle forme, qui pourrait permettre de revenir vers le public, quand cela sera possible. Ce sera un objet de la situation : une branche naturelle qui pousse de *Room*, une branche imprévue née de ce moment que nous vivons. Même si c'est fragile, maladroit, bordélique, ce projet doit permettre de renouer avec le public et de lui manifester notre présence. Plutôt que de faire des discours sur le monde d'après, nous avons besoin d'agir et de partager, le moment venu, le fruit de nos expériences passées.

ROOM

Cie du Hanne-ton James Thierrée
coproduction / création 2020



Interview

James Thierrée

PLUTÔT QUE DE FAIRE DES DISCOURS SUR LE MONDE D'APRÈS, NOUS AVONS BESOIN D'AGIR ET DE PARTAGER, LE MOMENT VENU, LE FRUIT DE NOS EXPÉRIENCES PASSÉES

Portrait

Luc Petton

METTRE EN SCÈNE DES OISEAUX VIVANTS ET EN LIBERTÉ, AVEC DES DANSEURS VIVANTS ET EN LIBERTÉ

Chorégraphe et fondateur de la compagnie Le Guetteur, Luc Petton a d'abord pratiqué le karaté, avant de s'ouvrir à la danse. « Le karaté et la danse ont de nombreux points communs. Ce sont des disciplines qui exigent persévérance, goût de l'effort. Le travail du corps rencontre les exigences inhérentes à la danse. Il s'agit dans les deux cas de gérer l'espace et le temps, de réfléchir à son positionnement et son occupation de l'espace. »

DANSEURS ET OISEAUX AU PLATEAU

C'est aux États-Unis et en Allemagne que Luc Petton se forme. Sitôt arrivé au Dance Theater Lab en 1980, il obtient une bourse poursuivant l'enseignement de Hanya Holm et Murray Louis. Il rencontre le milieu post-moderne et pratique le « contact-improvisation ». En 1981, de retour en Europe il est engagé par Suzanne Linke au Folkwang Tanz Studio de Essen en Allemagne où il reste trois ans. En 1985, Luc Petton débute ses premières recherches chorégraphiques personnelles. « Dans les années 2000, j'ai été amené à remettre en question des habitus et la doxa de la danse française. Je me suis alors lancé dans une incroyable aventure : mettre en scène des oiseaux vivants et en liberté, avec des danseurs vivants et en liberté. Je viens d'un petit village de Bretagne et j'ai toujours entretenu des rapports étroits avec la nature. J'ai toujours été passionné par les oiseaux : travailler avec eux m'a conduit à réfléchir sur la communication entre danseurs et animaux. » *La confiance des oiseaux* est le premier spectacle du chorégraphe, où se côtoient volatiles et humains. « Il m'importait de mettre en scène ces oiseaux qui sont nos contemporains. » Ces derniers ont un degré de sociabilité et d'intelligence avancé, qui atteste de la possibilité de communiquer, de communier ensemble.

S'appuyant sur une théorie élaborée par le médecin autrichien Konrad Lorenz, dans les années 60, Luc Petton développe son travail chorégraphique, instaurant sur scène un dialogue inédit entre oiseaux et danseurs. Selon la théorie de l'imprégnation, un jeune animal s'attachera au premier être vivant qu'il aura vu à la naissance, même s'il s'agit d'un homme. « Tous les vivants s'attachent aux êtres vivants qui l'entourent. Les oiseaux et leur fréquentation m'ont beaucoup

CE TRAVAIL DÉCONSTRUIT LA PENSÉE QU'ON A DU GESTE

appris artistiquement, philosophiquement. » C'est notamment grâce à cette compagnie insolite des oiseaux que le danseur repense le mouvement, le déplacement du corps dans l'espace. « Spontanément, l'humain se place au centre, alors qu'avec les oiseaux, il faut laisser se dérouler l'expérience, laisser la situation évoluer sans la juger, ni la qualifier. » Au fil de ses créations, Luc Petton travaillera avec des cygnes (*Swan*), des grues de Mandchourie, qui dansent dans leur quotidien et en couple. « Ce travail déconstruit la pensée qu'on a du geste réussi en danse. Un oiseau sur scène, c'est comme un jeune enfant. On n'évalue pas le geste : il est toujours réussi. Il faut annuler le commentaire mental perpétuel pour renouer avec la spontanéité. » Si le chorégraphe s'affranchit des traditions et codes de la danse, il s'inscrit dans la longue tradition des ballets, notamment en conviant des cygnes sur scène : « C'est un clin d'œil à l'histoire de l'art et de la danse. Dans ce spectacle, on a accompagné les oiseaux depuis le début : les œufs ont quasiment éclos dans nos mains. Cygnes et danseurs sont des protagonistes à égalité dans le projet. » Au fil des années, se sont écrites des

AU SEIN MÊME DE LA NATURE, LA CULTURE EXISTE DÉJÀ

créations qui questionnent les frontières entre les gens, les pays et les espèces. « Les frontières géographiques et politiques sont bien souvent arbitraires, d'où cette problématique sur ce qui fait frontière. Mes spectacles abolissent les frontières entre nature/culture et entre espèces. Au sein même de la nature, la culture existe déjà. Nous sommes des animaux très développés, une espèce certes prédominante, mais pas la plus importante. Ma pièce, *Ainsi la nuit*, réunissait sur scène des rapaces, des oiseaux de nuit et un loup. La frontière, sur la scène, est lieu de rencontre et d'échange. »

À la rencontre des Navajos

Dans *Nahasdzáán ou le monde scintillant*, oratorio chorégraphique composé par Thierry Pécou et mis en scène par Luc Petton, les deux artistes se penchent sur la culture des Navajos, dans laquelle corps et animaux sont liés. « Créée en 2019, cette pièce a été une incroyable aventure. Chez les Navajos, on peut parler d'une culture alter-espèces. » Sur le plateau, chanteurs, musiciens, danseurs et animaux dialoguent. « La danse et la musique sont des arts qui ne connaissent pas les frontières des langues. Notre grand rêve aurait été de partir aux États-Unis pour présenter ce spectacle, mais le contexte sanitaire ne nous a pas offert cette possibilité. » Durement frappée par la fermeture des lieux de culture : « On devait présenter cet oratorio au Volcan, le 12 mai, mais les lieux ne seront sûrement pas accessibles. C'est une période terrible que nous traversons. Les animaux nécessitent beaucoup d'entretien et ils ne sont pas intermittents ! C'est une période absolument critique pour nous. »

Nahasdzáán ou le monde scintillant

Cie Le Guetteur / Ensemble Variances
Chorégraphie et mise en scène : Luc Petton
Idée originale, composition, direction musicale : Thierry Pécou
Livret : Laura Tohe





Dossier

Un théâtre dans la ville



Depuis une vingtaine d'années, Opéra Pagaï investit l'espace public avec des spectacles inclassables, des propositions insolites qui transforment la ville en vaste terrain d'expérimentation théâtrale. En juin, la compagnie est attendue avec la reprise de *Cinérama*, un spectacle créé en 2014 au Havre. Le public havrais devrait ensuite la retrouver en septembre et découvrir *La Cité merveilleuse* « une cité radieuse, entre fiction et réalité, une utopie de proximité. »

LA VILLE EST AUSSI UN CORPS

Depuis 1982 et l'ouverture au public du Volcan construit par l'illustre architecte brésilien Oscar Niemeyer, le théâtre jouit d'une place centrale dans la ville. Au cœur du centre reconstruit, il est l'un des poumons culturels du Havre. Mais au-delà de ses murs, peut s'écrire un autre chapitre de l'histoire du théâtre, celui qui s'affranchit du plateau, « des règles et des contraintes », souligne Cyril Jaubert, auteur et metteur en scène du collectif Opéra Pagaï. « Nous avons débuté avec des spectacles amateurs en salle, mais l'envie d'un théâtre un peu rock'n roll qui repousse les murs nous a conduits vers la ville. »

L'espace public est un décor théâtral riche et inépuisable, mais aussi un corps pour Opéra Pagaï, qui va à la rencontre des habitants, de leurs histoires. « Aucun théâtre ne permet de monter un immeuble de dix étages sur une scène. Impossible aussi d'y recréer une forêt, un embouteillage. Or, tous ces décors insensés, toute cette matière sont contenus dans une ville. Décor, la ville est aussi un corps car nous nous appuyons, dans l'écriture de nos spectacles, sur la richesse incroyable de tous les habitants. Chaque territoire a une histoire singulière ou unique qui mérite d'être racontée. » L'espace public, c'est aussi l'occasion de toucher tous les gens, tous les publics car chacun pratique et traverse ces lieux, qui, cadres de notre quotidien, se jouent de notre réalité pour nous entraîner dans un univers fictionnel. « Nos spectacles provoquent un choc et convoquent tous les sens. »

Muer la ville en théâtre, c'est créer un espace où se croisent toutes les richesses, sociales, culturelles, architecturales, et nourrir la fiction de ces éléments empruntés au réel. « Le spectacle de la vie est 1000 fois plus fort que le théâtre car la réalité du monde est plus forte, mais aussi plus insupportable. Pour moi, il est nécessaire d'y glisser de la fiction. Le théâtre donne le pouvoir de modifier la réalité. Sans ça, ce serait trop dur ! », poursuit Cyril Jaubert.

Opéra Pagaï revient en juin avec *Cinérama*. Créé au Havre, le spectacle a été présenté 250 fois depuis 2014. « Il a mûri et le présenter au Havre, c'est clôturer cette belle histoire, dans la ville où elle a commencé. » Le Havre, décor idéal pour dérouler ce spectacle qui lorgne vers le septième art et oscille entre réel et fiction. *Cinérama* ouvre le point de vue du spectateur sur la ville. Installé en terrasse, il est un observateur privilégié d'un quotidien, dont le casting et le scénario peuvent être modifiés à tout moment. « L'espace public est extrêmement riche car il permet de tout faire, d'imaginer toutes les formes. Dans la ville, je peux faire des spectacles d'une dizaine de kilomètres, qui durent et s'étirent sur plusieurs jours. C'est un espace illimité d'imagination. »

En septembre, la compagnie s'installera au Havre, conviant le public à découvrir *La Cité merveilleuse*, « une autre manière d'habiter la ville, de proposer un ailleurs et de développer un autre vivre-ensemble. » Si Le Volcan marque la présence du théâtre dans la ville, « *La Cité merveilleuse*, c'est la ville dans le théâtre. » Mais chut !!! On ne vous en dit pas plus. Tous les habitants seront conviés dès septembre à pousser les portes de cette incroyable cité...

L'ENVIE D'UN THÉÂTRE QUI REPOUSSE LES MURS NOUS A CONDUITS VERS LA VILLE

Cinérama / Cité Merveilleuse
Opéra Pagaï
coproduction
Cinérama : 8 → 11 juin
La Cité Merveilleuse : sept 2021

UN ESPACE ILLIMITÉ D'IMAGINATION



Le Volcan a 60 ans

5
PORTRAITSILS NOUS
RACONTENT
LEUR VOLCAN,
LIEU DE
CULTURE ET
DE CRÉATIONAxel Marlin
lycéenJ'ÉTAIS COMME
UN FOU, COMME
UN ENFANT

Depuis mon plus jeune âge, je fréquente Le Volcan. Je remercie ma mère qui m'a initié au spectacle vivant, en m'emmenant découvrir des créations dans ce lieu magistral. J'y ai découvert tous les arts et cette magie qui opère, à chaque représentation, a fait naître en moi une vocation. Je suis passionné de scénographie et de lumières depuis que j'ai 12 ans. En classe de troisième, j'ai eu la chance d'effectuer mon stage au Volcan. J'en garde des souvenirs merveilleux. Les portes de ce théâtre se sont ouvertes à moi : j'ai pu découvrir les coulisses, voir les lieux où se crée la magie. J'étais très honoré d'avoir mon badge pour accéder à ces espaces réservés aux techniciens et artistes. Pendant une semaine, j'ai découvert de nombreuses choses. J'étais comme un fou, comme un enfant. Cette semaine a été fondatrice et déterminante pour moi car cela m'a permis de découvrir un monde dans lequel j'aimerais m'investir professionnellement. J'espère revenir au théâtre le plus rapidement possible pour y voir des spectacles et... pour y travailler. Pourquoi pas ? Le Volcan, c'est un peu mon enfance. D'ailleurs, j'associe ce bâtiment original et majestueux à une image de jeunesse : une photo de moi, sur une luge, à côté de ce théâtre, qui occupe désormais une place à part dans ma vie.

Stéphanie Camus
commerçanteUNE INCROYABLE
EFFERVESCENCE

Comme beaucoup de Havrais, mon histoire avec Le Volcan a débuté avec des sorties scolaires que nous effectuions avec le lycée. Puis, elle s'est poursuivie avec l'université : un partenariat nous permettait d'avoir des places pour 30 francs à l'époque. Dès 18 ans, j'ai donc pris l'habitude d'aller voir des spectacles. C'était très éclectique : j'y ai vu l'Orchestre national de Barbès, Boy George et vécu ces incroyables Nuits étranges. L'histoire avec ce théâtre a donc commencé très tôt. Avec mes amis, nous avons conservé cette habitude et nous suivons la programmation avec intérêt. Aujourd'hui, je travaille à côté de ce bâtiment incroyable et le côtoie quotidiennement. Si, au début, on a tous été dérouter par cette architecture singulière, on a appris à se l'approprier. Les courbes de Niemeyer rompent avec les lignes de Perret. Aujourd'hui, la réhabilitation très réussie a permis d'ouvrir le lieu sur la ville et c'est un endroit animé, plein de vie. Le Volcan, pour moi, ce sont mes premières années de découvertes de spectacles et d'artistes merveilleux... une incroyable effervescence. Malheureusement, la crise sanitaire frappe durement la culture et cela me désole. On a hâte de retourner voir des spectacles. Je garde un souvenir ému de la représentation de *Féminines*, qui a eu lieu en octobre dernier. C'était nos retrouvailles avec la scène, le théâtre. Ce fut un moment émouvant, qui m'a marquée.

Tarik Karaduman

chargé de l'accueil des artistes et de la billetterie

LA CULTURE
GOMME LES
DIFFÉRENCES

Cela fait plus de 20 ans que je travaille au Volcan. Ma rencontre avec cet endroit a eu lieu à l'école, quand même, j'allais y voir des spectacles. Puis, de moi-même, dès le lycée, j'y suis retourné pour des concerts, des pièces de théâtre. J'ai connu la grande époque des Nuits étranges, qui ont laissé des souvenirs impérissables à de nombreux spectateurs comme le concert de l'Orchestre national de Barbès. L'atmosphère était incroyable : on se plongeait dans un cabaret-jazz, toutes les générations se croisaient et les concerts étaient de vraies découvertes. En 1999, j'ai intégré l'équipe du Volcan : c'était une chance inouïe pour quelqu'un qui aime le théâtre. Je m'éclate ! En tant que fan de jazz, j'ai pu partager des moments incroyables avec des pointures comme Herbie Hancock, Stanley Clarke. Le Volcan est un lieu magnifique. J'ai la chance de travailler à la fois à l'accueil des artistes, mais aussi en billetterie : j'échange beaucoup avec le public, mais je me glisse aussi dans les coulisses, accédant au côté magique de la technique. Pour moi, Le Volcan, ce sont aussi le Petit Volcan et L'Eden, cinéma disparu, où sont nées de nombreuses vocations de cinéphiles. Actuellement, en raison du contexte sanitaire, on éprouve tous cruellement le manque de culture. Le Volcan, c'est un emblème fort de la ville. Les Havrais y sont attachés, mais il faudrait qu'ils soient encore plus nombreux à oser se l'approprier. Lieu de création, de production, Le Volcan est également un lieu d'éducation. L'école contribue à favoriser l'accès à la culture pour tous. Les enseignants sont des passeurs. Ce lieu est ouvert à tous, à tous les publics. Ce qui est beau, dans une salle, c'est qu'on ne voit pas l'appartenance sociale des gens. La culture gomme les différences. Il faut que les gens osent pousser les portes de ce lieu. On aime le faire découvrir. C'est chez moi, c'est mon histoire !

Ella Quernel
professeur de lettresDES PARENTHÈSES
POUR S'OUVRIRE
AU MONDE

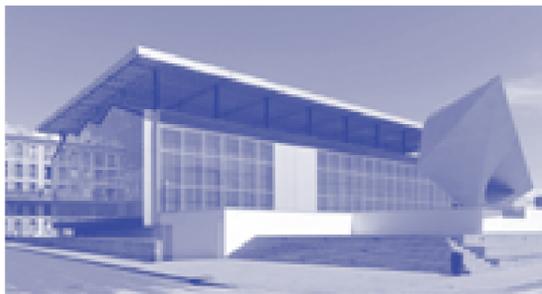
Je suis référente culture dans notre établissement : c'est un domaine qui m'a toujours intéressée. J'ai toujours cherché à créer des passerelles pour moi-même et mes élèves entre éducation et culture. Je viens de la Guadeloupe et quand je suis arrivée au Havre et que j'ai découvert ce magnifique lieu, j'ai été éblouie. Ce théâtre s'impose à nous avec ses formes voluptueuses, cette blancheur et cette candeur. C'est un lieu qui en impose et qui attire. C'est aussi un théâtre que nous avons pu faire découvrir à nos élèves et à leurs familles, grâce à un partenariat mené avec Le Volcan et Anne Marguerin, chargée des relations avec les publics, qui s'investit pleinement. La programmation y est riche et foisonnante. La collaboration avec l'équipe de la Scène nationale a débuté par la mise en place de sorties pour suivre des spectacles, puis, en 2017, nous avons voulu aller plus loin et co-construire un jumelage, qui permet aux élèves de rencontrer des artistes, d'aller plus loin dans leur découverte du monde de la culture. Ce sont des rendez-vous très attendus par les jeunes. Ces collaborations avec la Scène nationale sont une belle expérience professionnelle, humaine et culturelle. C'est formidable de côtoyer les artistes et de partager avec eux un temps de qualité. Ce sont des moments précieux, des parenthèses pour s'ouvrir au monde, aux autres.

Paulette Le Lann
retraîtéeJE VOIS TOUT !
JE ME RÉGALE !

Depuis que je suis retraitée, je suis la programmation du Volcan et prends tous les spectacles, même ceux du Volcan Junior à destination du jeune public. On fait désormais des spectacles destinés aux enfants dès 18 mois. C'est incroyable ! Chaque année, la présentation de saison me permet de découvrir le programme qui m'attend. On y parle des spectacles avec pertinence et enthousiasme : cela donne envie de tout voir. Alors, je vois tout ! Je me régale ! La programmation est riche et variée. Je savoure et me délecte. On s'ouvre à d'autres cultures, à d'autres disciplines artistiques. C'est le lieu de toutes les découvertes pour moi. Je me souviens du spectacle de Joël Pommerat, *Ça ira (1) Fin de Louis* qui m'avait impressionnée. Plus de quatre heures... je ne m'imaginai pas y trouver un tel plaisir. C'était formidable ! Tout comme les créations autour du théâtre culinaire... J'ai tant de souvenirs : de David Grimal à Pauline Bureau et sa pièce *Mon cœur sur le Mediator*... Je suis une fan inconditionnelle. Nous avons beaucoup de chance d'avoir ce lieu, qui nous permet, à des prix très abordables, de découvrir des créations fabuleuses. Jeunes pousses et artistes confirmés s'y croisent. Chaque saison est un éblouissement pour moi.

LE VOLCAN SOUFFLE SES 60 BOUGIES !

par Solène Bertrand



Pour beaucoup de Havrais, l'histoire du Volcan a débuté en 1982, date à laquelle ouvre ce site imaginé par l'architecte brésilien Oscar Niemeyer. Le bâtiment déroute et explose dans l'architecture rectiligne et ordonnée de Perret : ses courbes élégantes et raffinées donnent au béton un mouvement gracieux, mais l'aventure du théâtre a démarré bien avant... le 24 juin 1961 (soit 60 ans, cette année... le compte est bon) quand André Malraux, alors ministre des Affaires culturelles, inaugure, au Havre, la première Maison de la Culture de France. Le projet est ambitieux : rendre la culture accessible à tous et dans toute sa diversité. « Il n'y a pas une maison comme celle-ci au monde, ni même au Brésil, ni en Russie, ni aux États-Unis. Souvenez-vous, Havrais, que l'on dira que c'est ici que tout a commencé », déclare André Malraux, lors de son discours inaugural. À l'époque, la MCH n'a pas encore de lieu dédié.

Cette grande aventure culturelle et démocratique débute au Musée (aujourd'hui MuMa), avant de se poursuivre dans l'enceinte de l'Hôtel de Ville. On y milite pour l'accès à toutes les disciplines : arts plastiques, spectacles vivants, cinéma. En 1982, Le Volcan sort des entrailles de la ville, évoquant l'ébullition et la dynamique de la culture. On y trouve deux salles de théâtre et un cinéma, L'Eden, lieu qui participa à éveiller à la cinéphilie bon nombre d'habitants, et aujourd'hui disparu. En 1991, Le Volcan devient « Scène nationale », label du ministère de la Culture qui unifie 70 théâtres.

LA CULTURE, « UNE AVENTURE PARTAGÉE »

Longue est l'histoire de la Maison de la Culture du Havre, longue est la liste de directeurs (pas encore de directrice...) qui l'ont écrite, nombreux sont les collaborateurs, animateurs et programmateurs qui lui ont donné corps et matière, éblouissant est le casting des artistes qui se sont succédé dans notre belle cité havraise. Citer un nom de tous ces pionniers, ce serait en oublier tant d'autres... Pour rendre hommage à tous ceux qui ont participé à cette grande aventure de la culture revenons à la source. Outre la célèbre phrase, « Nous étions ici, et c'est ici que tout a commencé », les journalistes de l'époque ont retenu la prise de parole, au dessert, de l'illustre écrivain et homme politique. « La parole ? Non, un mot, Monsieur le Maire, je lève mon verre aux enfants de 15 ans pour qui commencent les maisons de la culture, et qui deviendront ce qu'ils portent en eux parce qu'ils auront compris ce que tente le Général de Gaulle. »

UNE MAISON POUR TOUS

Aujourd'hui, les gamins bercés avec ce rêve de la démocratisation culturelle ont plus de 70 ans. De l'ouverture de la MCH en présence de Nelly Kaplan, Abel Gance et Joseph Kosma, à la réouverture des lieux après une longue réhabilitation, un funeste soir de janvier 2015, par Édouard Philippe... L'histoire de la culture n'a eu de cesse d'épouser celle de notre pays, de notre construction collective. Ce 7 janvier 2015, alors que des dessinateurs et journalistes de Charlie Hebdo venaient de tomber sous les balles de terroristes, Le Volcan rouvrait ses portes après un exil à la gare maritime, révélant au public une nouvelle salle, faisant entendre une nouvelle acoustique. Ce soir-là, c'est surtout un profond silence qui parcourut la salle et la fit frissonner. « La culture, c'est ce qui répond à l'homme quand il se demande ce qu'il fait sur la terre. » (André Malraux)

Ainsi, depuis 1961, au Havre, la culture s'offre en partage, sur un plateau, où se succèdent les disciplines et les talents. Enfants, ados, adultes et retraités continuent de fréquenter un théâtre, où doit vibrer la vie, où doivent circuler les idées. Si le lieu, fermé au public en raison de la crise sanitaire, et a été transformé depuis mars dernier en agora par des artistes, précaires et militants revendiquant des réformes et appelant à rouvrir les salles de spectacle, il demeure bien ce pourquoi il a été pensé : une maison pour tous et ouverte à tous. « Oui, la maison de la culture, c'est son public », affirmait en 1966, son directeur Marc Netter, dans les pas de Reynold Arrould, qui, dans le premier bulletin trimestriel du MDC (Musée-Maison de la culture), écrivait en 1962 : « La culture est une aventure partagée. Ceux qu'elle concerne peuvent bien, tout d'abord, n'en être pas avertis ; d'autres qui le croyaient peuvent éprouver en eux-mêmes l'épreuve d'un malentendu initial ; le chemin est tracé, le présent et l'avenir offerts. La Maison est ouverte ; les premiers seront toujours plus nombreux car ils sont ce présent et cet avenir ! »



Photo © Arnaud Bertreau

LE VOLCAN : UNE CENTRALE NUCLÉAIRE, UN POT DE YAOURT... ?

Jérôme Hankins, dramaturge et collaborateur (1990-1995) d'Alain Milianti, metteur en scène et directeur de 1990 à 2005, nous éclaire, dans son édito de la saison 90/91, sur l'origine du nom même donné à ce théâtre. « La forme et la douceur évoquent un volcan. Un volcan est utile et important, "si on le prend en compte, son étude, ainsi que celle de ses produits aide à la compréhension de l'évolution voire de la genèse de notre planète" (Haroun Tazieff). Un volcan est lié à la Cité et lui est bénéfique ; il tire son nom de Vulcain, dont le culte, contemporain de la naissance de Rome, était dédié à la garde de la Cité que le Dieu protégeait des incendies. (...) De toute façon, "la présence d'un volcan imprime toujours au paysage quelque chose d'étonnant qui empêche l'attention de se lasser" nous dit Stendhal. »

